

DE LA CRAINTE DE DIEU ET DE L'AMOUR DE DIEU

Essai ascétique de Saint Ignace Briantchaninov, évêque du Caucase et de la Mer Noire

Dieu a instauré clairement et simplement le service que l'homme Lui doit. Cependant, nous sommes devenus si compliqués, si malins, si étrangers à l'intelligence spirituelle, que nous ne savons pas servir Dieu avec justesse et d'une façon qui Lui soit agréable, sans être guidés et instruits avec soin. Bien souvent, nous nous mettons à servir Dieu en nous opposant à sa volonté, apportant à nos âmes bien plus de nuisance que de bien. C'est ainsi que certains, ayant lu dans la sainte Écriture que l'amour est la plus grande des vertus (1 Cor 13,13), ou encore que Dieu est Amour (1 Jn 4,8), s'efforcent de développer dans leur cœur un sentiment d'amour, de le mélanger à leurs prières, à leurs pensées sur Dieu, et à toutes leurs actions.

Dieu se détourne d'une telle impureté. Il exige l'amour de l'homme, mais un amour véritable, spirituel et saint, et non une rêverie charnelle souillée d'orgueil et de volupté. Seul un cœur purifié et sanctifié par la grâce divine peut aimer Dieu. Un tel amour est un don de Dieu, répandu par l'Esprit saint dans les âmes de ses véritables serviteurs (Rom 5,5). Bien au contraire, l'amour "naturel" au genre humain est détérioré par le péché, il a entièrement contaminé chaque homme. Il serait vain pour nous de tenter de servir Dieu ou de s'unir à Lui par un tel amour ! Dieu est saint et Il ne repose que sur les saints. Par ailleurs, Dieu est libre : l'homme ne peut L'accueillir si Dieu n'a pas la volonté de résider en lui, quand bien même l'homme ferait tous les efforts possibles dans ce sens, mettant en avant le fait qu'il a été créé dans le but que Dieu vienne habiter en lui, qu'il est le temple de Dieu (1 Cor 3,16). Ce temple est dans un triste état d'abandon, il a besoin d'être renouvelé avant d'être consacré.

La tendance prématurée de développer en soi le sentiment d'amour pour Dieu est déjà un leurre. Elle écarte immédiatement l'homme du juste service de Dieu, l'introduit dans diverses erreurs, et conduit à la maladie, puis à la perte de l'âme. Nous prouverons tout ceci en nous appuyant sur la sainte Écriture et sur les écrits des pères. Nous montrerons que le cheminement vers le Christ commence et se termine par la crainte de Dieu. Nous établirons enfin que l'amour de Dieu est le bienheureux repos en Dieu que trouvent ceux qui ont mené à son terme le voyage invisible vers Lui.

On sait que l'Ancien Testament présente l'ombre de la vérité; les événements concernant l'homme extérieur sont des figures de l'homme intérieur du Nouveau Testament. Le Lévitique, par exemple, expose le terrible châtement auquel furent soumis Nadab et Abihu, deux fils d'Aaron et sacrificateurs du peuple. «Ils prirent chacun un brasier, y mirent du feu et posèrent du parfum dessus. Ils apportèrent devant l'Eternel du feu étranger, ce qu'Il ne leur avait point ordonné. Alors le feu sortit de devant l'Eternel et les consuma; ils moururent devant l'Eternel» (Lev 10,1-2). Le feu étranger dans le brasier des sacrificateurs israélites représente l'amour de la nature déchue, devenu étranger à Dieu. Le châtement des sacrificateurs téméraires figure la mise à mort de l'âme qui apporte avec impudence à Dieu une impure concupiscence. Une telle âme est frappée par la mort, elle périt dans le leurre et le feu des passions. Au contraire, le feu saint, qui seul est utilisé dans les offices divins, est une image de l'amour accordé par la grâce; il provient, non de la nature déchue, mais du tabernacle du Seigneur. «Quand le feu vient résider dans le coeur, il ressuscite la prière; et quand celle-ci se sera réveillée et sera montée au ciel, il se fera une descente du feu dans le cénacle de l'âme» (L'Echelle Sainte 28,48). «Voici, vous tous, qui allumez un feu (c'est-à-dire qui vous laissez guider dans votre vie), et qui êtes armés de torches, (de la nature déchue au lieu de les éteindre), allez au milieu de votre feu (dans le feu et les flammes de l'enfer) et de vos torches enflammées (par une injuste et criminelle action à l'intérieur de vous-mêmes)» (Is 50,11).

Le Nouveau Testament enseigne la même chose dans la parabole du festin des noces. Celui qui s'est introduit au festin sans revêtir l'habit de noces, bien qu'ayant été appelé, a entendu le roi dire à ses serviteurs : «Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures» (Mt 22,13). Lier les pieds et les mains signifie ôter toute possibilité de réussite spirituelle. C'est ce qui advient en effet à celui qui a pris une mauvaise direction, et qui, encore dans l'état de pécheur, se précipite vers l'amour qui unit à Dieu, sans se purifier par le repentir. La chute dans les ténèbres extérieures signifie ici la chute de l'esprit et du coeur dans l'erreur et le leurre de soi-même : dans cet état, chaque pensée, chaque sensation, est totalement enténébrée et hostile à Dieu. Les serviteurs auxquels un homme ainsi enténébré est livré sont les démons. Ces derniers, bien qu'animés d'une haine féroce contre Dieu, n'en demeurent pas moins ses serviteurs, en raison de sa sagesse et de sa puissance illimitée; ils ne prennent possession que de ceux qui ont fait un mauvais usage de leur libre arbitre. Ceux qui ont emprunté une direction interdite

par Dieu (par exemple les présomptueux et les désobéissants) tombent ainsi en leur pouvoir.

Le saint amour est exalté et glorifié par les saintes Ecritures. L'Apôtre Paul, après avoir énuméré les dons du saint Esprit, le don des miracles, de prophétie, de discernement des esprits et le don des langues, nous dit : «Aspirez aux dons les meilleurs, et je vais encore vous montrer une voie par excellence» (1 Cor 12,31). Qui est-ce qui peut être supérieur au prophète, au thaumaturge, à celui qui parle des langues étrangères par don de l'Esprit saint et non par simple apprentissage humain ? Le grand Paul répond : «Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ... La charité ne périt jamais. Les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la connaissance disparaîtra. Car nous connaissons en partie et nous prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra»(1 Cor 13,1-3,8-10). Le seul véritable indice qui atteste que l'Esprit saint nous a accordé de parvenir à l'amour, c'est sa présence même en nous. Que celui qui n'est pas devenu le temple de l'Esprit saint ne se leurre pas, il ne peut pas être la demeure de l'amour, il lui est même étranger. L'amour se répand dans le coeur en même temps que l'Esprit saint, dont il est la caractéristique. «Celui qui acquiert l'amour, celui-là en même temps, revêt Dieu Lui-Même» (Saint Isaac le Syrien).

Il se peut qu'à cela l'on rétorque : «Nous sommes chrétiens, nous sommes renouvelés par le saint baptême qui guérit tous les maux de la nature déchue, qui renouvelle l'image et la ressemblance à Dieu dans leur beauté première, qui implante en nous l'Esprit saint et l'amour, en même temps qu'il supprime toute détérioration.» Certes ! Cependant la grâce du renouvellement et de la régénération accordée par le saint baptême a besoin d'être entretenue par une vie selon les commandements évangéliques. Le Seigneur a d'ailleurs dit : «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour. Demeurez en Moi et Je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus si vous ne demeurez en Moi ... Si quelqu'un ne demeure pas en Moi, il est jeté dehors comme le sarment et il sèche; puis on ramasse les sarments et on les jette dans le feu et ils brûlent»(Jn 15). Celui qui ne retient pas ce qu'il a acquis par le saint baptême en menant une vie selon les commandements perdra son acquis. «La gloire ineffable et effrayante

accordée par le saint baptême demeure en nous un ou deux jours; ensuite nous l'éloignons en amenant sur elle la tempête des soucis de la vie, voilant ses rayons sous des nuages épais» (Saint Jean Chrysostome). Régénérés par le saint baptême, nous nous mettons à nouveau à mort par une vie selon la chair, une vie pour le péché, les jouissances et les acquisitions terrestres. «Nous ne sommes pas redevables à la chair pour vivre selon la chair. Ceux qui vivent selon la chair ne sauraient plaire à Dieu. L'affection pour la chair, c'est la mort» (Rom 8). La grâce du baptême reste ainsi sans effet, comme un soleil lumineux voilé par des nuages, comme un précieux talent enfoui dans la terre. Le péché commence à agir en nous avec toute sa force, et peut-être encore davantage qu'avant le baptême, selon ce que nous lui concédons. Mais, jusqu'à notre mort, le trésor spirituel qui nous a été donné ne nous est pas repris, et nous pouvons, par le repentir, lui redonner toute la force de sa gloire.

Se repentir de notre vie de péché, regretter nos péchés volontaires et involontaires, combattre nos habitudes pécheresses, s'efforcer de les vaincre, s'attrister d'avoir été vaincus contre notre gré, faire notre possible pour accomplir tous les commandements évangéliques, voilà notre destin. Il nous appartient d'obtenir le pardon de Dieu, de nous réconcilier avec Lui, d'effacer l'infidélité par la fidélité, de haïr le péché au lieu de l'aimer. Le saint amour est l'héritage de ceux qui se sont réconciliés. Ce n'est pas tant nous qui le cherchons, que Dieu qui cherche à nous rendre capables de le recevoir, puis à nous le donner.

Après avoir dénoncé le leurre de celui qui, par présomption et cécité spirituelle, est satisfait de lui-même, après l'avoir appelé à un repentir fervent, le Seigneur lui adresse les promesses et la consolation suivante : «Voici, Je me tiens à la porte et Je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, J'entrerai chez lui, Je souperai avec lui et lui avec Moi. Celui qui vaincra, Je le ferai asseoir avec Moi sur mon trône, comme Moi J'ai vaincu et Me suis assis avec mon Père sur son trône»(Apo 3,20-21). Voici ce que dit le saint Amour. Le sentiment d'amour que s'attribue le pécheur qui ne cesse de se noyer dans ses péchés, sentiment qu'il s'attribue orgueilleusement en opposition avec la nature, n'est rien d'autre qu'un jeu de sentiments, mensonger et forcé, création irresponsable de la rêverie et de la présomption. «Quiconque pêche ne L'a pas vu et ne L'a pas connu»(1 Jn 3,6), Lui qui est Amour.

Tournons-nous vers les habitants des déserts, des cavernes, des antres de la terre, vers ceux dont le monde n'était pas digne, les saints moines qui pratiquaient la science des sciences apportée du ciel par le Seigneur. Cette science n'est autre que



la connaissance de Dieu, et par l'intermédiaire de cette connaissance authentique acquise par l'expérience, la connaissance de l'homme. Les sages de ce monde ont oeuvré et oeuvrent encore en vain pour acquérir cette connaissance, s'appuyant sur leur propre intelligence enténébrée par la chute. Car ici, c'est

la lumière du Christ qui est nécessaire ! C'est uniquement dans cette lumière que l'homme peut voir Dieu et se voir lui-même. Illuminés par cette lumière, les saints ermites oeuvrent dans le champ de leur coeur et y trouvent la perle de grand prix : l'amour de Dieu. Dans leurs écrits divinement inspirés, ils nous mettent en garde contre les malheurs qui suivent habituellement une recherche prématurée de l'amour. Parmi eux, saint Isaac le Syrien exprime ceci avec une clarté toute particulière. Citons quelques extraits de son témoignage si utile pour l'âme.

«Le très-sage Seigneur a bien voulu que nous mangions notre pain spirituel à la sueur de notre front. Il a instauré ceci, non par méchanceté, mais pour que nous ne subissions pas une indigestion qui nous conduise au trépas. Chaque vertu est la mère de celle qui la suit. Si tu laisses de côté la mère qui donne naissance aux vertus, et te précipites pour chercher les filles avant d'avoir acquis la mère, ces dernières deviendront des vipères pour ton âme. Si alors tu ne les rejettes pas loin de toi, tu mourras sans tarder. L'intelligence spirituelle naît naturellement de la pratique des vertus. L'une et l'autre sont précédées par la crainte et l'amour. Quiconque affirme sans vergogne que l'on peut acquérir ce qui suit sans s'exercer auparavant à ce qui précède a posé, sans doute possible, la première pierre de la perte de son âme. C'est le Seigneur qui a instauré une telle voie que le dernier naisse du premier.»

Saint Isaac adresse à saint Syméon le Thaumaturge la réponse suivante : «Tu as écrit dans ta lettre que ton âme aspire à aimer Dieu, mais que tu n'y es pas parvenu, en dépit de ton grand désir. Tu ajoutes à cela que tu désires mener la vie

d'un anachorète dans le désert, que ton coeur a commencé à se purifier, et que le souvenir de Dieu enflamme ton coeur qui s'embrase. Si cela est vrai, c'est une grande chose. Je préférerais néanmoins que tu n'eusses pas écrit ceci car il n'y a aucun ordre là-dedans. Si tu as écrit ceci dans le but de poser une question, alors il faut la formuler dans un ordre différent. Comment celui qui dit que son âme n'a pas encore d'audace dans la prière, parce qu'elle n'a pas encore vaincu les passions, peut-il aspirer à aimer Dieu ? Si ton âme n'a pas encore vaincu les passions, un amour divin ne peut en aucune façon s'y éveiller, qui te ferait mystérieusement cheminer vers la vie érémitique. Or, tu dis bien que ton âme n'a pas encore vaincu les passions mais qu'elle aspire à aimer Dieu : il n'y a aucun ordre là-dedans. Je ne sais pas quoi dire à celui qui n'a pas encore vaincu les passions mais qui aspire à aimer Dieu. Tu peux rétorquer que tu n'as pas dit j'aspire, mais je voudrais L'aimer. Ceci n'a pas de sens non plus, si l'âme n'a pas atteint la pureté. Toutefois, si tu veux seulement dire des chose ordinaires, alors tu n'es pas le seul à en dire, chacun dit qu'il désire aimer Dieu, qu'il soit chrétien ou hérétique. Ce sont des paroles que tous prononcent communément. Mais quand de telles paroles sont prononcées, la langue bouge sans que l'âme ne sente ce qui est dit. De nombreux malades ne savent même pas qu'ils le sont. La maladie de l'âme, c'est la méchanceté, et le leurre, c'est la perte de la vérité. De nombreuses personnes contaminées par ces maux proclament leur bonne santé et reçoivent même des louanges. Si l'âme ne guérit pas de sa méchanceté, si elle ne recouvre pas la santé naturelle avec laquelle elle a été créée, si l'Esprit ne la guérit pas, alors il est impossible à l'homme de désirer quelque chose de surnaturel, car le surnaturel est le propre de l'Esprit. Aussi longtemps que l'âme se trouve dans la maladie des passions, elle est incapable de sentir ce qui est spirituel et donc de le désirer, mais désire uniquement en lisant ou en entendant les Ecritures.

L'action de la croix est double, car notre nature est double. Elle consiste d'un côté à supporter les afflictions du corps avec la force intérieure du zèle, et c'est ceci qui, à proprement parler, est appelé action. Et d'un autre côté, il s'agit d'un subtil effort de l'esprit, d'une pensée tournée sans relâche vers Dieu dans la prière : ceci s'accomplit par la force de la volonté et s'appelle vision. L'action purifie la partie passionnelle de l'âme par la ferveur, alors que la vision purifie la partie mentale de l'âme par l'amour et le désir. Celui qui, attiré par la douceur, pour ne pas dire par paresse, passe à la vision, sans avoir été parfaitement éduqué par l'action, celui-là sera livré à la colère pour avoir eu l'audace de rêver à la gloire de la croix sans avoir au préalable mis à mort ses membres terrestres (Col 3,5), c'est-à-dire sans avoir

guéri la maladie des pensées par une pratique patiente du déshonneur de la croix. C'est ce que signifient les paroles des saints vieillards : si l'intellect veut monter sur la croix avant que les sens n'aient été guéris de leur infirmité, il sera atteint par la colère de Dieu. La montée sur la croix attire la colère lorsqu'elle est mue, non par la patience dans les afflictions et le crucifiement de la chair, mais par le désir de la vision, qui ne trouve sa place qu'après la guérison de l'âme. L'esprit d'une telle personne est souillé par des passions honteuses et tend aux rêveries et aux pensées présomptueuses. La voie lui est fermée parce que l'intellect n'a pas été purifié par les tribulations, les désirs charnels n'ont pas été soumis. Après la lecture ou l'audition des Écritures, l'aveugle s'est jeté tête baissée dans les ténèbres. Et pourtant, même ceux qui ont une vue saine, qui sont pleins de lumière, qui ont trouvé des guides couverts par la grâce, ceux-là sont jour et nuit dans le malheur, les yeux pleins de larmes; en raison des dangers du voyage, ils peinent jour et nuit dans la prière et les larmes. Et tout ceci à cause des précipices terribles qui les entourent, des vérités mêlées à de fantomatiques images mensongères. Comme disent les pères, ce qui est de Dieu vient de lui-même sans que tu ne t'y attendes. C'est ainsi, à condition que le lieu soit pur et exempt de souillures.»

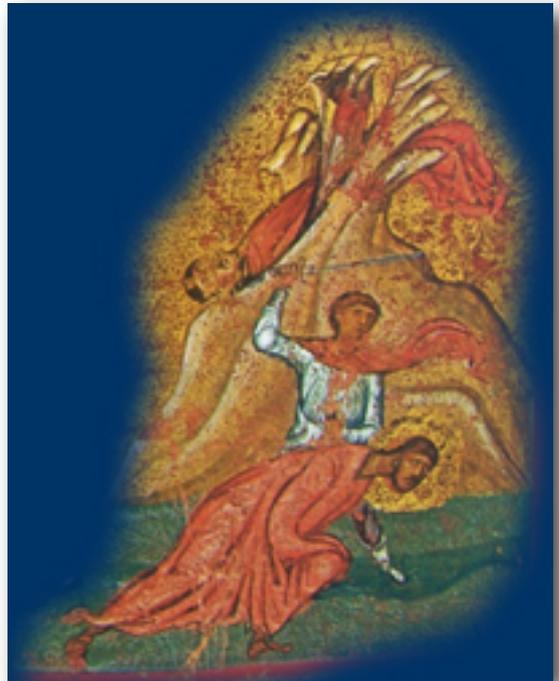
Celui qui s'approche de Dieu avec la volonté de Le servir, doit se laisser guider par la crainte de Dieu. Et d'où provient-il, ce saint sentiment de crainte, de profonde piété envers Dieu ? D'une part de la grandeur incommensurable de l'Être divin, d'autre part de notre médiocrité, de notre faiblesse, de notre état de pécheur. La crainte nous est prescrite par la sainte Écriture. Celle-ci a remplacé petit à petit chez l'homme la loi naturelle de la conscience qui s'enténébrait, nous parlant de façon confuse et souvent fausse. Par la suite, avec l'Évangile, elle a totalement remplacé la conscience des hommes. «Servez le Seigneur dans la crainte et réjouissez vous en Lui avec tremblement»(Ps 2,11). Et à ceux qui obéissent aux prescriptions de l'Esprit saint, elle dit : «Venez mes fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur»(Ps 33,12). Elle promet de surcroît d'accorder la crainte de Dieu à ceux qui ont véritablement l'intention de l'acquérir : «Je mettrai la crainte dans leur coeur afin qu'ils ne s'éloignent pas de Moi» (Jer 32,40). Le commencement de la grande science (la connaissance de Dieu par la pratique), c'est la crainte de Dieu. La sainte Écriture appelle cette science, sagesse : «Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur; ils ont une intelligence juste, ceux qui la gardent, sa louange demeure dans les siècles des siècles»(Ps 110,10). «La crainte du Seigneur est le commencement de la science»(Pro 1,7). «Le couronnement de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur, elle fait fleurir bien-être et

santé. La crainte du Seigneur est gloire et fierté, gaieté et couronne d'allégresse. La crainte du Seigneur est un don du Seigneur et elle installe sur les voies de l'amour»(Sirach). Par la crainte du Seigneur, nous apprenons à nous détourner du péché. «La crainte du Seigneur est une source de vie pour détourner des pièges de la mort. La crainte du Seigneur, c'est la haine du mal, alors que l'arrogance et l'orgueil sont les voies du mal»(Pro). «Qu'il y ait toujours la crainte du Seigneur»(Pro 23,17). Par la crainte du Seigneur, nous sommes instruits sur la voie des commandements de Dieu : «Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur, qui applique toute sa volonté à ses préceptes. Sa descendance sera puissante sur la terre, la lignée des hommes droits sera bénie»(Ps 3,1-2). «Bienheureux tous ceux qui craignent le Seigneur et marchent dans Ses voies»(Ps 127,1). «L'ange du Seigneur établira son camp autour de ceux qui Le craignent et il les délivrera. Craignez le Seigneur, vous ses saints, car rien ne manque à ceux qui Le craignent»(Ps 33,8-10).

C'est donc en vain que ceux qui sont pleins de présomption et d'illusion sur eux-mêmes dédaignent la crainte du Seigneur, la destinant avec mépris aux esclaves. En effet, Dieu Lui-même nous appelle à la crainte, Il annonce qu'Il en sera Lui-même le Maître, qu'Il nous en fera le don spirituel. Ce n'est donc pas un avilissement pour l'homme, cette créature insignifiante, déchue, rejetée, perdue par son inimitié envers Dieu, que de quitter cet état d'inimitié et de perdition pour assumer la servitude et le salut. Cet esclavage est en lui-même un grand gain et une grande liberté ! La crainte a valeur de loi, elle est absolument indispensable. Elle purifie l'homme et le prépare à l'amour : nous devenons esclaves afin de devenir fils. Au fur et à mesure de notre purification par le repentir, nous commençons à sentir la présence de Dieu. L'expérience dévoile la grandeur de la crainte de Dieu : comme nous devons la désirer ! Souvent, par son intervention, l'esprit assombrit ses yeux, cesse de prononcer des paroles, de multiplier les pensées; par un silence supérieur aux paroles, il exprime la connaissance de sa médiocrité, et une prière indicible naît de cette connaissance. Saint Isaac le Syrien décrit merveilleusement cet état : «Lorsque l'humble s'approche de la prière, ou bien en est rendu digne, il n'ose même pas prier Dieu et demander quoi que ce soit. Il ne sait pas dans quel but prier; toutes ses pensées se taisent, en attendant la miséricorde et la volonté que la Majesté qu'il adore exprimera à son sujet. Sa face est baissée jusqu'à terre, tandis que la vision intérieure de son coeur s'élève jusqu'aux portes hautes du Saint des Saints (Là siège Celui qui demeure dans les ténèbres qui assombrissent les yeux des séraphins, Celui dont la beauté incite les légions angéliques à former un chœur qui impose le silence à tous ses membres). Son audace dans la prière ne va que

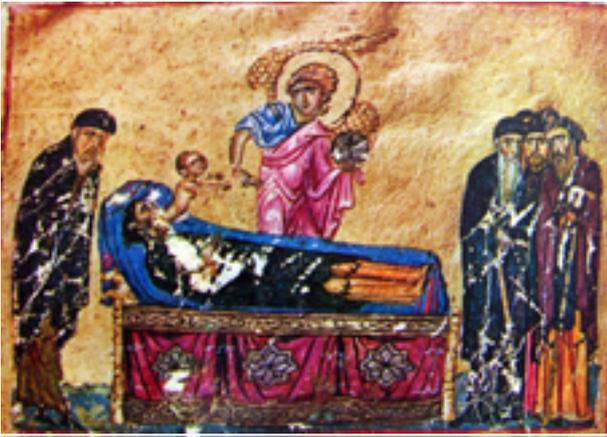
jusqu'aux paroles suivantes : Seigneur, qu'il en soit avec moi selon ta volonté !» La crainte de Dieu est un don de Dieu. Comme tous les dons, elle est le fruit de la prière. Le saint prophète David désirait être digne de ce don, et c'est pourquoi il suppliait Dieu : «Cloue ma chair par ta crainte, car j'ai craint à cause de tes préceptes», c'est-à-dire, à cause de mes désirs charnels. La crainte de Dieu est un des sept dons de l'Esprit saint, que le prophète énumère ainsi : «L'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de piété, l'esprit de la crainte de Dieu»(Is 11,2).

Notre Seigneur Jésus Christ, en venant sur la terre, apporte aux hommes la paix et la bienveillance de Dieu, et devient le Père du siècle à venir, la racine d'un peuple saint en quête de salut. Il appelle ses enfants à une union d'amour avec Lui, et propose la crainte comme un des remèdes destinés à guérir la détérioration de notre nature. Pour ce faire, il menace de la géhenne de feu celui qui cède aux accès de colère ou de haine, Il menace de prison celui qui foule au pied sa conscience, Il menace des souffrances éternelles celui qui est séduit par des convoitises impures (Mt 5,22,25-26). Il annonce à celui qui ne pardonne pas les péchés de son prochain de tout son coeur que ses propres péchés ne seront pas non plus pardonnés (Mt 6,15). Il rappelle au cupide ou au voluptueux que la mort peut le saisir au moment où il ne s'y attend pas (Luc 12,16-20). L'exploit du martyr est grand, il est inspiré et nourri par l'amour. Mais le Sauveur du monde a incité les martyrs au courage et soutenu leur exploit par la crainte : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus. Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne; oui, Je vous le dis, c'est lui que vous devez craindre»(Luc 12,4-5). De façon générale, le Seigneur commanda à ses disciples une crainte salutaire de Dieu, entretenue par une vigilance permanente sur eux-mêmes. «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées. Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces afin de lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera. Bienheureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller» (Luc 12,35-37). «Je le dis à tous : veillez» (Mt 13,17).



Le deuxième avènement du Seigneur, ainsi que le juste et terrible jugement des peuples, nous frappent par leur aspect grandiose. Un tableau extraordinaire s'impose à nous dans sa simplicité et sa clarté peu commune. Devant ce spectacle, le cœur est saisi par la crainte. On peut s'imaginer dans quel état se trouve l'âme qui contemple une telle scène par les paroles de Job : «Un frisson d'épouvante me saisit et remplit tous mes os d'effroi. Un souffle passa sur ma face, hérissa le poil de ma chair»(Job 4,14-15). Au moment du jugement, la terre, ce pays de l'exil et de la malédiction, s'embrasera, et le ciel disparaîtra comme un livre qu'on roule (Ap 6,14; 2 Pierre 3,10). Les morts de tous les temps et de tous les peuples, réveillés par la trompette vivifiante de la parole de Dieu, se lèveront des sépulcres pour composer une assemblée infinie et incommensurable (1 Th 4,16; Jn 5,28). Les armées et les puissances angéliques prendront part à ce terrible spectacle pour y accomplir leur service. Les anges déchus se présenteront au jugement, le Fils de Dieu siègera sur le trône de gloire, une gloire à la grandeur terrible. Toutes les créatures raisonnables trembleront de crainte en voyant leur Créateur, qui les avait jadis appelées du néant à l'existence par sa toute-puissance. Elles se tiendront devant le Verbe qui peut tout. Elles se tiendront devant la Vie en dehors de laquelle il ne peut exister d'autre vie. Les pères ont dit très justement qu'en ces moments terribles, toutes les créatures seraient anéanties si elles n'étaient soutenues par la toute-puissance de Dieu (Cf. saint Nil de la Sora).

Voyant face à face la Vérité parfaite, les justes n'attribueront aucune valeur à leur vérité, et les pécheurs se condamneront pour avoir cherché la justification dans leur intelligence contraire à celle de l'Évangile. Le destin de chacun sera fixé pour l'éternité. Le divin Apôtre avoue lui-même ne pas pouvoir se justifier devant ce jugement, même s'il ne se trouve aucun péché, car son juge, c'est Dieu (1 Cor 4,4). Les saints, au cours de leur séjour terrestre, ont coutume de se présenter fréquemment en pensée, dans une pieuse réflexion, devant le terrible tribunal du Christ. Ils se gardent du désespoir qu'éprouvent ceux qui sombrent dans la perdition par une crainte opportune et salutaire, ils se condamnent eux-mêmes pour obtenir leur justification, ils pleurent pour détourner les pleurs. Frères, le souvenir fréquent du deuxième avènement du Christ nous est nécessaire, il nous est même indispensable, à nous les infirmes et les pécheurs. Un tel souvenir est une préparation des plus sûres. Le jugement qui nous attend tous après la résurrection générale est terrible, mais celui qui attend chacun d'entre nous après sa mort l'est aussi. Les effets d'un tel jugement sont dignes d'être jalosés ou bien d'être craints comme un grand malheur. Si les jugements terrestres qui ne concernent que le



terrestre et le corruptible parviennent tant à nous préoccuper, que devrions nous dire du jugement de Dieu ? Dans quel but le Seigneur nous aurait-Il prévenu aussi clairement, si ce n'est pour susciter en nous une crainte salutaire, qui peut nous préserver de l'insouciance d'une vie pécheresse engendrant notre perte ? Le saint ascète Élie, ermite et hésychaste dans le désert de la Thébaïde égyptienne, disait : «Je crains trois moments : le moment où l'âme quitte le corps, le moment du jugement de Dieu, et le moment de la sentence que Dieu prononcera sur moi.»

Est-il nécessaire de rappeler que l'enseignement des pères de l'Eglise orthodoxe concernant la crainte de Dieu est conforme à celui de la sainte Écriture, puisqu'elle en est la source, et que tous deux proviennent de l'Esprit saint ? «La crainte de Dieu est le commencement de la vertu. On affirme qu'elle est la mère de la foi, et qu'elle est semée dans le cœur lorsque l'esprit s'éloigne des soucis du monde, pour rassembler ses pensées errant dans la dispersion afin de les conduire dans l'étude permanente du renouvellement futur. Ingénie-toi à fonder ton voyage sur la crainte de Dieu, et en peu de jours, tu te trouveras aux portes du Royaume, sans passer par une longue route»(Isaac le Syrien).

Dans les instructions de saint Pimène le Grand, nous lisons : «Nous avons besoin d'humilité et de crainte de Dieu autant que de respirer. Les trois principales caractéristiques du moine sont : craindre Dieu, prier Dieu et faire du bien au prochain. Lorsque la fumée chasse les abeilles de la ruche, alors on prélève le fruit de leur doux labeur; c'est de la même façon que la jouissance charnelle chasse de l'âme la crainte de Dieu et détruit toute bonne oeuvre. Le commencement et la fin du chemin spirituel, c'est la crainte de Dieu.» L'Écriture dit : «le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur» (Ps 110,10); et ailleurs, lorsqu'Abraham installa un autel, le Seigneur lui dit : «Je sais maintenant que tu crains Dieu» (Gen 22,12). Comme un frère interrogeait abba Pimène pour savoir qui était l'auteur des paroles : «je fais partie de tous ceux qui Te craignent»(Ps 118,63), il répondit que c'est l'Esprit saint Lui-même qui parle. Il rapportait également l'opinion de saint Antoine le Grand qui estimait qu'abba Pambo devint la demeure de l'Esprit saint grâce à la crainte du Seigneur.

Saint Jean Cassien dit : «Le commencement de notre salut, c'est la crainte du Seigneur. Elle procure le commencement de la conversion, la purification des passions, et la garde des vertus pour ceux qui sont instruits dans la voie de la perfection. Lorsqu'elle pénètre dans le coeur de l'homme, elle fait naître en lui le mépris pour tout ce qui est matériel, l'oubli des parents et la haine du monde lui-même.» Et commentant le commandement du Seigneur : «Qui ne prend pas sa croix pour Me suivre n'est pas digne de Moi», Saint Jean Cassien nous dit : «Notre croix, c'est la crainte du Seigneur. De même que le crucifié n'a plus la possibilité de se retourner ou de se mouvoir selon son désir, nous aussi, nous devons diriger notre volonté et nos désirs, non pas vers les choses agréables ou réjouissantes du moment, mais vers ce qui est conforme à la loi du Seigneur, à ses ordonnances. Celui qui est cloué au bois n'admire plus ce qui est présent, ne pense plus à ses passions, n'est pas distrait par les préoccupations du lendemain, n'a plus le désir d'acquérir des biens, ne brûle pas d'orgueil ou de querelle, ne s'afflige pas des déshonneurs présents et oublie les déshonneurs du passé, mais se considère comme mort à tout point de vue même s'il respire encore, et dirige son regard vers le lieu où il ne doute pas qu'il sera transféré. De la même façon, nous devons être crucifiés à tout cela par la crainte du Seigneur, c'est-à-dire que nous devons être morts aux passions charnelles et aussi à leurs causes, et avoir les yeux de l'âme dirigés perpétuellement vers le lieu où nous devons espérer être transférés. C'est ainsi que nous pourrions recevoir la mise à mort de tous nos désirs et attachements charnels.» On voit facilement que le crucifiement sur la croix de la crainte de Dieu que saint Jean Cassien décrit ici n'est autre que l'action évoquée par Isaac le Syrien, et consiste, comme dit l'Apôtre, à «crucifier la chair avec ses passions et ses convoitises»(Gal 5,24) : c'est là la première partie du chemin spirituel qui mène le chrétien vers la perfection à laquelle il est destiné.

Les saintes Écritures, qui nous enseignent que «la crainte de Dieu est pure, elle demeure dans les siècles des siècles»(Ps 18,10), disent aussi que «la crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte»(1 Jn 4,18) : en effet, la crainte suppose un châtement et celui qui craint n'est pas parfait en amour. Cette contradiction apparente est commentée ainsi par les saints pères : «Il y a deux craintes, l'une initiale, l'autre parfaite; la première étant celle des débutants dans la piété, pourrait-on dire, l'autre, celle des saints parvenus à la perfection et au sommet du saint amour. Quelqu'un, par exemple, fait la volonté de Dieu par crainte des châtements : c'est encore un débutant, comme nous le disions, il ne fait pas le bien pour lui-même, mais par crainte des coups. Un autre accomplit la volonté de

Dieu parce qu'il aime Dieu Lui-même et qu'il aime tout spécialement Lui être agréable. Celui-là sait ce qu'est le bien, il connaît ce que c'est d'être avec Dieu. Voilà celui qui possède l'amour véritable, l'amour parfait comme dit saint Jean, et cet amour le porte à la crainte parfaite. Car il craint et il garde la volonté de Dieu, non plus à cause des coups, ni pour éviter le châtement, mais parce qu'ayant goûté la douceur d'être avec Dieu, comme nous l'avons dit, il redoute de la perdre, il redoute d'en être privé. Cette crainte parfaite, née de l'amour, bannit la crainte initiale»(Saint Dorothee de Gaza, instruction 4). La grandeur même de Dieu incite à une sainte et pieuse crainte les créatures raisonnables, qui, en raison de leur pureté et de leur sainteté, ont été dignes de se tenir près de Dieu. «Dieu est glorifié dans le conseil des saints; Il est grand et terrible, plus que tous ceux qui L'entourent»(Ps 88,8). Est-il possible que notre état de pécheur nous prive d'aimer Dieu ? Non ! Nous parviendrons à L'aimer, mais à L'aimer comme Il nous a commandé de le faire. Aimons-Le de toutes nos forces, tendons vers le saint amour, mais par la voie que Dieu Lui-même nous a indiquée. Ne nous livrons pas au charme malin et trompeur de la présomption ! N'entretenons pas dans nos coeur la flamme de la volupté et de la vanité, qui sont abominables pour Dieu et tellement pernicieuses pour nous ! Dieu commande de L'aimer de la façon suivante : «Demeurez dans mon amour; si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que J'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure dans son amour»(Jn 15,9-10). Le Fils de Dieu Lui-même a donné Lui-même par son incarnation l'exemple de cette vie et de cet exploit, s'étant «humilié Lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort sur la Croix» (Phil 2,1). Rejetons l'orgueil qui nous attribue des qualités, embrassons l'humilité qui nous dévoile notre chute et notre état de pécheur. Prouvons notre amour au Christ en Lui obéissant. Prouvons notre amour au Père en obéissant au Fils, qui «ne nous a point parlé de Lui-même», mais nous a annoncé ce que le Père Lui «a prescrit» d'annoncer, et dont «le commandement est vie éternelle»(Jn 12,49-50). Le Seigneur a dit : «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui M'aime ... Si quelqu'un M'aime, Il gardera ma parole ... Celui qui ne M'aime point ne garde pas mes paroles»(Jn 14). L'accomplissement des commandements du Sauveur, c'est le seul indice du fait qu'Il accepte notre amour pour Dieu. «Pour cette raison, tous ceux qui ont été agréables à Dieu l'ont été en abandonnant leur vérité détériorée par la chute, et en cherchant la vérité de Dieu exposée dans les commandements de l'Évangile. Ils ont trouvé dans la Vérité divine l'amour caché à la nature déchue. Comme Il avait commandé beaucoup de choses concernant

l'amour, le Seigneur ordonna de chercher d'abord la vérité de Dieu, sachant qu'elle est la mère de l'amour»(saint Macaire le Grand). Si nous voulons trouver l'amour de Dieu, aimons les commandements évangéliques; vendons nos désirs et nos attachements; achetons au prix du renoncement à nous-mêmes le champ de notre coeur afin qu'il puisse nous appartenir; labourons-le avec la charrue des commandements, et découvrons-y le trésor céleste qui s'y cache, l'amour (Mt 13,44).

Qu'est-ce qui nous attend dans ce champ ? Ce sont les maux et le labeur, l'ennemi qui ne se laissera pas vaincre facilement, et le péché qui vit en nous et qui ne demande qu'à réagir. Le péché vit dans le corps, dans le coeur et dans l'esprit. Une grande ascèse est nécessaire pour décider l'intellect orgueilleux et aveugle à obéir aux commandements du Christ. Lorsqu'il se sera soumis au Christ, une autre ascèse commencera : il faudra contraindre notre coeur obstiné et détérioré à se soumettre à l'enseignement du Christ auquel il est hostile. Enfin, si l'esprit et le coeur parviennent à obéir au Christ, il restera à soumettre le corps corruptible, qui a également une vocation céleste. Chaque pas de ce combat invisible est un exploit chargé de souffrance, trempé de la sueur de la violence que nous exerçons sur nous-mêmes. Tantôt nous vainquons, tantôt nous sommes vaincus; tantôt apparaît l'espoir de la fin de la captivité, tantôt nous comprenons que nos chaînes sont solides, et que les moyens que nous avons employés ne sont pas parvenus à les affaiblir. Nous sommes jetés par terre par notre infirmité naturelle ou par celle que nous nous imposons, par l'enténébrement que notre vie passée dans le désordre du coeur, dans les habitudes vicieuses, dans les jouissances bestiales et dans les désirs, a jeté sur notre intelligence. Nous sommes attaqués par les esprits déchus qui désirent nous maintenir captifs. Telle est la voie étroite, pénible et couverte d'épines, ponctuée de prières baignées de larmes, de repentir et d'humilité, d'obéissance aux commandements évangéliques, qui conduit le pécheur par la crainte de Dieu vers la réconciliation avec le Seigneur.

L'union de la crainte de Dieu avec l'amour pour Dieu a été admirablement décrite par les Pères pneumatophores que sont Isaac le Syrien et Syméon le Nouveau Théologien. Nous ornerons notre misérable homélie de leurs paroles magnifiques. «Le repentir est donné aux hommes comme une grâce. Il est notre deuxième naissance à Dieu. Nous attendons que le repentir nous apporte ce que la foi nous avait donné en gage. Le repentir est la porte de la miséricorde ouverte à ceux qui le cherchent avec insistance. Nous pénétrons dans la miséricorde de Dieu par cette porte, et il n'y a pas de miséricorde possible sans lui, car tous ont péché et

sont gratuitement justifiés par grâce (Rom 4,23-24). Le repentir, c'est la deuxième grâce qui naît dans le coeur par la foi et la crainte. La crainte, c'est le bâton du père qui nous dirige tant que nous n'avons pas atteint le paradis spirituel, et qui nous quitte lorsque nous y parvenons. Le paradis, c'est le divin amour qui renferme toute la richesse des béatitudes, le lieu où le bienheureux Paul fut nourri d'une nourriture surnaturelle. Ayant goûté à l'arbre de vie, il s'écria : «l'oeil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et ne sont pas montées au coeur de l'homme ces choses que Dieu a préparées pour ceux qui L'aiment» (1 Cor 2,9). Les embûches du diable empêchèrent jadis Adam de goûter à cet arbre. L'arbre de vie, c'est l'amour de Dieu : Adam en fut séparé, et la joie le quitta, pour laisser la place au labeur et aux épines. Ceux qui sont privés de cet amour, même si leur chemin est droit, mangent à la sueur de leur front le pain que le premier homme reçut l'ordre de manger, après sa chute. Tant que nous n'avons pas acquis l'amour, notre activité terrestre se passe dans les épines : c'est là que nous semons et que nous fauchons. Même si notre semence est la semence de vérité, les épines nous blessent à tout instant, et quand bien même nous oeuvrons pour la vérité, nous vivons à la sueur de notre front. Mais lorsque nous aurons acquis l'amour, nous nous nourrirons du pain céleste, et nous serons affermis sans oeuvres ni labeur. Le Christ est «le pain qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde» (Jn 6). C'est la nourriture des anges. Celui qui a acquis l'amour mange le Christ à chaque heure de chaque jour. «Celui qui mange de ce pain que Je donnerai vivra éternellement» (Jn 6). Bienheureux celui qui mange de ce pain de l'amour qu'est le Christ. Le fait que celui qui se nourrit d'amour se nourrit du Christ est clair dans le témoignage de Saint Jean : «Dieu est amour» (Jn 4,8). Celui qui vit dans l'amour vit donc dans la vie qui jaillit de Dieu et, même s'il vit dans le monde, il respire déjà l'air de la résurrection. C'est de cet air que jouiront les justes après la résurrection. L'amour est ce royaume dont le Christ a promis aux disciples la jouissance mystérieuse. Quand Il dit «que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume»(Luc 22,30), Il ne parle pas d'autre chose que de l'amour. Cet amour suffit à l'homme pour remplacer toute nourriture et toute boisson. Il est «le vin qui réjouit le coeur de l'homme» (Ps 103,15). Bienheureux celui qui boit ce vin. Des intempérants en ont bu qui sont devenus pieux, et des pécheurs qui ont vu disparaître leur pierre d'achoppement, et des ivrognes qui sont devenus sobres, et des riches qui ont désiré la pauvreté, et des misérables qui ont trouvé des vêtements, et des malades qui sont devenus forts, et des ignorants qui sont devenus sages.

De même qu'il est impossible de franchir un océan sans navire, personne ne peut atteindre l'amour sans la crainte. Nous ne pourrions traverser la mer nauséabonde qui nous sépare du paradis que sur le navire du repentir, qui a la crainte pour timonier. Sans ce timonier qui nous permet de franchir la mer du monde pour nous diriger vers Dieu, nous courons à la noyade. Le repentir est le navire, la crainte son timonier, et l'amour est le port divin. La crainte nous conduit vers le port divin, vers cet amour que recherchent tous ceux qui sont «fatigués et chargés» par le repentir (Mt 11,28). Si nous avons atteint l'amour, nous avons atteint Dieu, nous avons terminé le voyage, nous avons touché l'île où sont le Père, le Fils et le saint Esprit.»

Le titre de la deuxième homélie du livre de Saint Syméon, écrit en vers, résume tout notre discours, et c'est pourquoi nous le citerons en tête : «De la crainte naît l'amour, et c'est par l'amour même qu'est déracinée la crainte; alors ne demeure dans l'âme que l'amour seul, qui est l'Esprit divin et saint.» Saint Syméon commence alors ainsi son homélie : «Comment pourrai-je chanter, glorifier et louer dignement mon Dieu qui a pardonné mes nombreux péchés ? Comment pourrai-je regarder vers le ciel ? Comment ouvrirai-je mes yeux ? Comment ouvrirai-je ma bouche ? Père ! Comment pourrai-je remuer les lèvres ? Comment pourrai-je lever les bras vers les hauteurs célestes ? Quelles paroles pourrai-je inventer ? Quels mots apporterai-je ? Comment oserai-je même commencer à parler ? Comment pourrai-je demander le pardon de mes fautes innombrables, de mes nombreuses transgressions ? En vérité, j'ai commis des actes qui ne méritent aucun pardon. Sauveur, Tu sais ce que je dis ! J'ai outrepassé ma nature, j'ai commis des actes contraires à la nature, je me suis montré pire que les bêtes, que les animaux marins, et que ceux qui vivent sur la terre, pire que les reptiles et les bêtes sauvages, j'ai transgressé les commandements plus que la nature animale, j'ai souillé mon corps et déshonoré mon âme. Comment me présenter devant Toi ? Comment Te regarderai-je ? Comment pourrai-je me tenir, moi misérable, devant Ta face ? Comment ne fuirai-je pas Ta gloire, la lumière resplendissante de ton Esprit saint ? Comment n'irai-je pas seul dans les ténèbres, moi qui ai commis les oeuvres des ténèbres ? Je serai exclus de la multitude des saints ! Comment pourrai-je supporter ta voix qui me renverra dans les ténèbres ? Chargé dès ici-bas de la condamnation de mes actes, je suis empli d'angoisse et je tremble. Envahi par la crainte et la terreur, je crie vers Toi mon Sauveur. Je sais que personne n'a péché devant Toi comme je l'ai fait, ni n'a commis les actes que j'ai commis, moi le misérable ! J'ai même causé la perdition d'autres personnes. Mais je sais aussi une chose, j'en suis

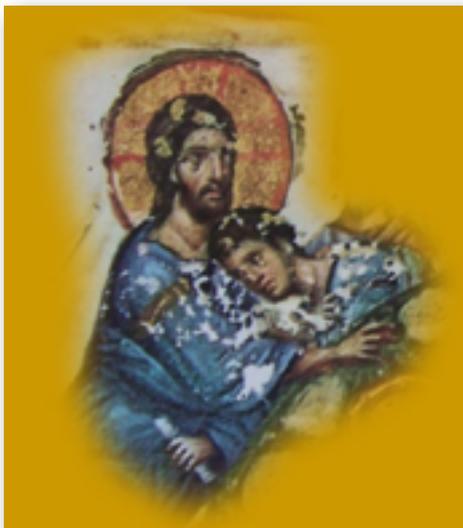
assuré, ô mon Dieu : ni l'importance de mes péchés, ni leur multitude, ni l'impureté de mes actes ne pourra dépasser ta grande miséricorde, ni ton indicible amour des hommes, lesquels engloutissent toute intelligence lorsque Tu les déverses en abondance sur les pécheurs qui se repentent avec chaleur. Tu les purifies, Tu les instruis, Tu les fais communier à ta lumière, Tu les fais entièrement participer à ta divinité. Tu t'entretiens avec eux comme tes vrais amis de choses merveilleuses pour les anges et pour les pensées humaines. Ô, immense bonté ! Ô, amour ineffable ! C'est pour cela que je me prosterne et crie vers Toi ! Reçois-moi, ô miséricordieux, comme tu as accueilli les adultères qui s'approchaient de Toi, reçois-moi qui me repens de toute mon âme ! Considère que les quelques gouttes qui coulent de mes yeux sont des sources de larmes intarissables, et lave mon âme avec elles ! Lave aussi avec elles la souillure de mon corps engendrée par les passions, et lave mon cœur de toute malignité, car il est le lieu, la racine et la source de tous mes péchés ! Le malin semeur y a jeté la malignité. Il sème partout où il se trouve, faisant croître de nombreux rejets de méchanceté et de malignité. Arrache les racines en profondeur, ô mon Christ, et purifie le champ de mon âme et de mon cœur ! Ô miséricordieux ! Plante la crainte ! Rends-la digne de s'enraciner et de pousser de façon satisfaisante par l'accomplissement de tes commandements, afin qu'elle grandisse et augmente le ruisseau de mes larmes ! Avec ces dernières, elle grandira et s'élèvera, faisant croître en même temps l'humilité. Toutes les passions reculent devant l'humilité, et, avec elles, l'armée des démons. Toutes les vertus sont ses suivantes, elles l'entourent comme une reine, qui règne sur ses amies et sa cour. Lorsqu'elles se rassemblent et s'unissent les unes aux autres, alors la crainte pousse au milieu d'elles, comme un arbre près d'une source, développant petit à petit une fleur étrange. Qu'y a-t-il là d'étrange ? Toute plante fait croître par sa nature même des fleurs qui lui correspondent en propre, avec la semence qu'elle contient. Cependant ta crainte produit une fleur étrange, car elle est étrangère à la nature qui l'a engendrée. Ta crainte est en effet emplie d'afflictions, et elle contraint ceux qui l'ont acquise à s'affliger en permanence, tels des serviteurs qui méritent d'être durement châtiés, qui attendent en permanence d'être fauchés par la mort, qui voient la faucille mortelle sans connaître l'heure fatale, qui n'ont ni l'espérance ni l'assurance d'un pardon total, qui tremblent face à l'avenir, car ils ignorent la sentence qui sera prononcée lors de ton jugement, ô mon Dieu. La fleur produite par la crainte a un aspect ineffable. On la voit fleurir, et aussitôt elle disparaît, ce qui est contraire à l'ordre des choses, dépasse la nature, et même, est supérieur à la nature. Toutefois, comme cette fleur est magnifique, au-dessus de toute parole !

Mon esprit est ravi lorsqu'il en a la vision, il oublie alors tout ce que la crainte lui avait fait connaître, mais tout ce ravissement disparaît rapidement et l'arbre de la crainte reste à nouveau sans fleur. Je m'afflige, je soupire, et je crie vers Toi avec force ! La fleur apparaît à nouveau sur les branches de l'arbre ! Ô mon Christ ! Mon regard se tend tout en entier vers la fleur et je ne vois plus l'arbre ! Avec le temps, la fleur apparaît plus souvent et, attirant mon désir tout entier vers elle, donne naissance au fruit de l'amour. Mais ce fruit ne souffre pas de demeurer sur l'arbre de la crainte. Et d'ailleurs, lorsqu'il est parvenu à maturité, on ne voit plus que lui seul, l'arbre est devenu invisible. L'amour n'a rien à faire avec la crainte, et pourtant, l'âme ne peut produire de fruit sans la crainte. C'est en vérité un miracle qui dépasse toute parole et toute pensée ! L'arbre fleurit avec difficulté et finit par donner naissance à un fruit : le fruit déracine alors l'arbre tout entier et reste seul ! Comment un fruit peut-il exister sans son arbre ? Je ne peux en aucune façon l'expliquer. Pourtant il est là, il existe bel et bien, et sans la crainte qui lui a donné naissance. Cet amour est une allégresse des plus grandes, il emplit de joie et de jouissance celui qui l'a acquis; il le sort du monde par une perception spirituelle, ce dont la crainte est incapable. Comment pourrait-elle, en effet, elle qui évolue dans le monde visible et sensible, sortir du monde celui qui l'a acquise, et l'unir à l'invisible par une perception spirituelle ? En vérité, elle ne le peut aucunement. En revanche, la fleur et le fruit de la crainte ne sont pas de ce monde. Mais comment, dis-moi, l'amour peut-il sortir quelqu'un de ce monde ? C'est précisément ce que j'eusse voulu comprendre, mais la chose est inexplicable, car l'Amour n'est autre que l'Esprit divin.»

Comment le changement se produit-il dans le coeur ? Comment le passage inconcevable de la crainte à l'amour s'accomplit-il ? Proposons la réponse issue de la sainte expérience, la réponse des saints. Citons les paroles que notre contemporain et compatriote Georges, reclus du monastère de Zadonsk, cet homme parvenu au sommet de la perfection chrétienne, cet ornement glorieux du monachisme des derniers temps, a prononcées à l'intention d'un proche au cours d'un entretien instructif : «Je voudrais dire quelques mots sur la nature de l'amour. C'est le plus subtil des feux, il est plus léger que tout esprit, il surpasse toute intelligence. Ces énergies sont rapides et merveilleuses, elles sont saintes et se déversent dans l'âme par la volonté de l'Esprit saint omniprésent. A peine touche-t-il le coeur que toute pensée ou tout sentiment trouble se transforme immédiatement en calme, en joie, en humilité, en douceur qui surpasse tout. Je me suis déjà ouvert à vous de bien des choses qui me concernent intimement, et j'ai

l'intention de continuer. J'ai passé ici, dans la solitude, six ans il me semble, lorsque le Seigneur a bien voulu conduire mon coeur dans une contrition totale. Je pensais alors être perdu, j'estimais que la colère de Dieu brûlerait mon âme pécheresse, angoissée et négligente. Je m'affaiblissais fortement, je respirais avec peine, mais dans mon coeur, je répétais constamment : Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi, pécheur ! Soudain, en un instant, toute ma faiblesse disparut, et le feu d'un amour pur toucha mon coeur. Je fus rempli entièrement de force, d'un sentiment agréable de joie ineffable, je me retrouvais dans un tel ravissement que je désirais même le martyre, le tourment, l'outrage. Je désirais tout ceci pour pouvoir garder en moi le doux feu de l'amour de tous. Cet amour était si doux qu'il n'y a ni amertume, ni offense qu'il n'aurait transformée en douceur. Plus on jette de bois dans le feu, plus il est fort. Les tribulations et les peines que nous occasionnent les hommes agissent de la même façon. Plus les attaques sont nombreuses et plus le coeur s'enflamme du saint amour. Quelle liberté, quelle lumière ! Il n'y pas de mots pour les décrire. Je me serais réjoui si on m'avait ôté les yeux pour m'empêcher de voir les vanités de ce monde. Je me serais réjoui si on m'avait saisi comme un criminel et si on m'avait emmuré afin que je n'entende plus la voix des hommes, que je ne voie plus leur ombre même.» «L'amour, dit Saint Isaac le Syrien, ne connaît pas la pudeur, c'est pourquoi il ne sait pas imprimer aux membres l'aspect de la décence. De par sa nature, il rejette la pudeur et fait oublier la mesure. Bienheureux celui qui t'a trouvé, toi le havre de la joie infinie !»

Ce qui est de Dieu vient de lui-même, lorsque nous ne l'attendons pas, et n'espérons pas le recevoir. Mais pour que la bienveillance de Dieu s'approche de nous, il nous faut nous purifier par le repentir. Tous les commandements de Dieu sont compris dans le repentir. Le repentir introduit chez le chrétien la crainte de Dieu, puis, par la suite, l'amour divin.



Que Jean, le disciple vierge et théologien que Jésus aimait (Jn 21,20) soit couché sur sa poitrine, et que se joignent à lui les autres saints, les favoris du saint amour ! Là n'est pas notre place. Notre place est dans la foule des lépreux, des paralytiques, des aveugles, des sourds, des muets, des possédés. Nous appartenons à cette foule à cause de l'état de nos âmes, et c'est en son sein que nous nous approchons de notre Sauveur. C'est en son sein que nous installons notre Mère, la sainte

Église, mettant dans nos bouches les paroles contrites de l'Acathiste au très doux Jésus, qui expriment pleinement la reconnaissance de notre état de pécheurs. Notre mère l'Église nous montre notre situation, précisément pour nous assurer l'obtention de la miséricorde. Le Seigneur a fait de nous des fils adoptifs par le baptême, mais nous avons rompu la sainte union avec Lui en transgressant ses commandements, par notre union adultère à l'abominable péché. «Chefs de Sodome ... peuple de Gomorrhe» (Is 1,10), c'est en ces termes que le Seigneur qualifie le peuple après sa chute dans l'iniquité, ce même peuple dont Il avait auparavant annoncé : «C'est la portion du Seigneur, c'est son peuple, Jacob est la part de son héritage» (Dt 32,9).

Le fils prodigue, après avoir dilapidé à l'étranger le bien de son père, après avoir subi des malheurs indicibles, se mit à réfléchir à l'opportunité d'un retour chez son père. Lors de cette réflexion, il contempla sa situation des plus malheureuses et la grande fortune de son père, et se représenta la façon d'agir la plus raisonnable : «Je me lèverai, j'irai chez mon père et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme un de tes mercenaires»(Luc 15,18-19). Et nous qui avons perdu dans de vaines occupations et dans le péché la beauté de fils adoptifs que le Père céleste nous avait octroyée, lorsque nous déciderons de nous tourner vers Lui, nous devons nous approcher du trône de sa gloire et de sa grandeur avec une humilité profonde, avec crainte et grande piété. Notre premier acte devra être de reconnaître et de confesser nos péchés, d'abandonner notre vie de pécheur, et d'entrer dans la vie des commandements évangéliques. Le sentiment de repentir devra être l'âme de nos prières et de nos pieux exploits. Nous devons être pleinement convaincus d'être indignes de l'amour, indignes du nom de fils et de filles de Dieu. Le fils prodigue demande à être traité comme l'un des mercenaires de son père, qui peinent sur le champ du repentir sous l'oeil d'un gardien terrible, la crainte. Ne recherchons pas ce dont l'acquisition ne dépend pas de nous, ce pour quoi nous ne sommes pas encore mûrs. Tant que nous sommes asservis, tant que le péché et les esprits déchus nous dominent, confessons avec le centurion raisonnable de l'Évangile : «Seigneur, je ne mérite pas que Tu entres sous mon toit, mais dis seulement un mot et mon enfant sera guéri» (Mt 8,8). Tu es entièrement pur et entièrement saint, Tu ne reposes que sur les purs et sur les saints, mais moi, qui suis souillé, je ne suis pas digne que Tu entres sous mon toit.

«Je pense que, comme le fils ne doute pas de son père et ne s'adresse pas à lui en lui disant : apprends-moi l'art, ou, donne-moi ceci ou cela, de même le moine ne

doit pas raisonner et demander à Dieu : donne-moi ceci ou cela. Il sait que Dieu y pourvoit plus qu'un père ne se préoccupe de son fils. En conséquence, nous devons parvenir à la patience, pleurer sur les causes de nos péchés involontaires commis en pensées ou en actes, et dire d'un coeur contrit avec le publicain : Ô Dieu, aie pitié de moi qui suis pécheur. Le fils du roi, s'il tombe malade, ne dit pas à son père : fais-moi roi, mais se préoccupe de sa maladie, et, après sa guérison, le royaume de son père devient sien de lui-même. De la même façon, le pécheur repentant, lorsqu'il a reçu la guérison de son âme, entre avec son Père dans le pays d'une nature pure et règne dans la gloire de son Père»(Isaac le Syrien). Amen.